

de socialistes-révolutionnaires (formant la majorité, et nous avons dit plus haut dans quelle mesure ces socialistes étaient révolutionnaires, de quelle façon ces révolutionnaires étaient socialistes), de cadets (k.-d., constitutionnels-démocrates) et de menchéviks. Elle « menait une lutte incessante contre les ouvriers des établissements municipaux », dit Aniouline. (*Les derniers jours de la Douma*.)

Il est vrai qu'en ce temps-là, le Soviet des Députés Ouvriers de Moscou se composait également de socialistes-révolutionnaires et de menchéviks. « Le Soviet invitait les masses ouvrières au calme et à la soumission. » (N. Norov.) Mais, dit aussi Norov, « les ouvriers n'écoutaient plus ce Soviet d'union sacrée, et marchaient à la suite du Bureau (bolchéviste) des Syndicats, qui les appelait à une grève démonstrative. » Cette manifestation protesta contre la réunion d'une « Conférence d'hommes d'Etat » par laquelle Kérénsky s'imaginait sauver son régime de beau langage.

Le 24 septembre eurent lieu les élections des Doumas de quartier (nous dirions en France: d'arrondissement). Elles donnèrent au bolchévisme une importante majorité, alors que, trois mois plus tôt, les bolchéviks n'avaient obtenu qu'un neuvième des voix. Dans ces nouvelles Doumas, deux partis restèrent en présence: les bolchéviks et les cadets. Les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires étaient réduits à néant. Deux forces subsistaient: la bourgeoisie et le prolétariat, la garde blanche et la garde rouge.

En sa séance du 23 octobre (deux jours avant la Grande Révolution), la Douma centrale, poursuivant sa lutte contre les ouvriers de la Ville, délibère sur une menace de grève. C'est alors que Poupko, président du comité de grève, se rendit fameux, Poupko dont le nom prête, en russe, à plaisanterie, Poupko surnommé par les dames: « le dictateur des lumières, le patron de l'électricité »... Poupko, qui assistait à la séance, faillit être écharpé.

Cependant, le parti bolchéviste agissait. Il venait de donner une conférence au Musée Polytechnique, où l'on avait entendu le camarade Sémachko, parlant de Zimmerwald, les camarades Ossinsky et V. Smirnov, qui invitèrent les auditeurs à réclamer, à exiger la Paix. L'assemblée vota pour la révolution « dans la révolution ».

Sur ces entrefaites, on voit arriver les soldats bolchévistes de Dvinsk que les officiers de Kérénsky avaient incarcérés, qui ont échappé à leurs persécuteurs par chance, par audace: humiliés, maltraités, affamés, — furieux. Le jour venu, ils se tiendront au premier rang sur la Place Rouge et tomberont des premiers sous les balles de l'Armée Blanche, retranchée dans le Kremlin.

Le 24 octobre, il y a dans la ville (correspondances mystérieuses des centres!) une fumée de révolution. La Douma centrale se réunit en comité secret, à l'exclusion des bolchéviks, sous la présidence de Roudnev, socialiste-révolutionnaire (actuellement émigré, notre « hôte » à Paris). Le groupe de la résistance bourgeoise s'organise: c'est le Comité de Sécurité Publique. On aperçoit auprès de Roudnev, les conseillers Astrov et Kichkine, on voit Helfgott et le prince Gagarine, et le colonel Riabsev qui commandera les troupes. La Douma servira, croit-on, d'état-major.

Dès lors, on s'occupe de l'armement. On fait venir des mitrailleuses, des fusils, des munitions. On rassemble des officiers, des *junkers* (élèves-officiers), des étudiants, des élèves de l'enseignement secondaire, (à Pétersbourg, on comptait sur des femmes!) la jeune fleur de la petite et de la grande bourgeoisies.

Or, les bolchéviks, depuis les élections du 24 septembre, disposaient de 14 Doumas de quartier sur 17. Ils convoquent une assemblée des conseillers à la Maison du Peuple de la Soukharéva. 300 représentants sont là. Une minorité de socialistes-révolutionnaires et de menchéviks s'efforce de dominer la réunion par des manœuvres d'obstruction. Mais en vain! Les bolchéviks proposent, en vertu des nouvelles élections qui ont eu lieu dans les « rayons », de destituer la Douma centrale et de constituer un Soviet des Doumas de quartier. Cette motion est adoptée.

Mais, déjà Roudnev engageait les hostilités et les conseillers regagnent à la hâte les « rayons » qui les ont envoyés.

Officiers, *junkers*, étudiants d'un côté; simples soldats, ouvriers de l'autre. La *milice* (qui depuis février remplace la

police) reste neutre. Les Cosaques refuseront de marcher et seront enfermés chez les blancs, dans l'école des *junkers*.

Cadets et socialistes-révolutionnaires d'une part: bolchéviks de l'autre. Les menchéviks observeront une exacte neutralité (sauf démonstrations inoffensives).

Deux d'entre eux pourtant, le 25 octobre, sont entrés dans le Comité de Guerre Révolutionnaire: Teitelbaum et Nicolaev. Ce Comité est élu par le Soviet des Députés Ouvriers et Soldats, à une majorité de 394 voix contre 106 (25 abstentions) pour soutenir le bolchévisme de Pétersbourg. Il se compose de: Mouralov, Oussévitch, Lomov et Smirnov, bolchéviks. Les menchéviks et le partisan abstentionniste de « l'union », Konstantinov, ne sont là que pour gêner l'action du Comité.

Dès lors, deux groupes de commandement: le Comité de Sécurité Publique d'une part; de l'autre, le Comité de Guerre Révolutionnaire.

Le 26 nouvelles de Pétersbourg. Le « *Social-Démocrate* », journal bolchéviste, décrit les principaux épisodes de « la lutte », signale la fuite de Kérénsky et proclame la victoire du communisme. Cependant il annonce la résistance de la bourgeoisie et conclut à la fatale nécessité d'une guerre civile.

Le même jour, une « conférence » des représentants de toutes les troupes de Moscou, vote, par 116 voix contre 18, la confiance au Comité de Guerre Révolutionnaire.

Celui-ci, dans la soirée, nomme Berzine commandant en chef de la garnison du Kremlin, avec mission de défendre cette base contre les entreprises du colonel Riabsev et de ses *junkers*. Berzine fait appel dans la nuit au 193^e d'infanterie pour renforcer le 56^e, et obtient l'ordre d'armer les ouvriers.

Dans la matinée du 27, une compagnie du 193^e entre au Kremlin. Le chef de l'arsenal, colonel Lazarev, se voit contraint de délivrer des armes à la révolution. Il exige cependant un reçu, qu'on lui donne. Berzine distribue 1.500 fusils et des cartouches.

Pendant ce temps, les *junkers* cernent le Kremlin; on les aperçoit aux portes restées ouvertes. Va-t-on tirer? Non. A 3 heures, le Comité de G. R. fait savoir par téléphone que des pourparlers sont engagés avec Riabsev.

Le colonel, comptant sur la faiblesse du Comité Révolutionnaire, où se trouvent des menchéviks, a formulé un ultimatum: dissolution du Comité, occupation du Kremlin par les seuls *junkers*, restitution des armes à l'arsenal. — Le Comité propose de s'adjoindre quelques socialistes-révolutionnaires (comme il hésite encore! comme il est peu sûr de lui!) mais refuse de se dissoudre et de se dédire. Le colonel insiste et le Comité bourgeois de Sécurité Publique se déclare inflexible. Riabsev se rend au Kremlin. Mouralov, Noguine et Kamsky, bolchéviks, le reçoivent. Les pourparlers continuent. Dans la soirée, les révolutionnaires consentent à retirer la compagnie du 193^e. Riabsev, encouragé, (il attend d'ailleurs des renforts de la province et du front, et c'est là le véritable motif de ses agissements) exige que l'on cède la garde du Kremlin à ses *junkers*. Les soldats du 193^e, furieux, menacent le colonel. Berzine lui sauve la vie (et l'a bien regretté). Le colonel s'en va et le 193^e quitte la place. Les *junkers* campent sur leurs positions autour de la vieille forteresse. De 10 h. du soir à minuit, ils effectuent quelques salves contre les portes. Berzine interdit à ses soldats de riposter. On ferme les portes.

A 7 h. 1/2 du matin, le 28, des officiers de l'armée blanche réclament Berzine pour un entretien. Ils lui apprennent que toute la garnison de Moscou est rentrée dans l'ordre, que la poste, le télégraphe, les gares sont au pouvoir de Riabsev, que le Kremlin isolé doit se rendre... « Et ils me prièrent, — dit Berzine, — de les conduire au Soviet pour voir un peu ce que pouvait être ce fameux Comité de Guerre Révolutionnaire... »

Berzine, dont le téléphone était coupé, seul au milieu de la ville étrangement silencieuse, — cède. Il se rend, puisqu'on lui promet de ne fusiller personne.

En cette circonstance, il faillit être tué d'abord par ses soldats, puis, à l'ouverture des portes, par les officiers et les *junkers* qui l'accablèrent d'injures et de coups. Les « blancs »